

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Entre fictions autobiographiques et réelles biographies : la mémoire de Tanger selon Elisa Chimenti (1883-1969), une voyageuse atypique

Lisa El Ghaoui

Volume 21, numéro 2, 2024

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1115097ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v21i2.4906>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

El Ghaoui, L. (2024). Entre fictions autobiographiques et réelles biographies : la mémoire de Tanger selon Elisa Chimenti (1883-1969), une voyageuse atypique. *Voix plurielles*, 21(2), 260–281. <https://doi.org/10.26522/vp.v21i2.4906>

Résumé de l'article

Première voix féminine de littérature maghrébine d'expression française, Elisa Chimenti (Naples 1883 – Tanger 1969), autrice polyvalente (enseignante, ethnologue, journaliste, écrivaine), a posé un regard rare sur la condition des femmes, les rapports entre Orient et Occident, l'histoire des mythes et légendes et la richesse du patrimoine immatériel marocain. Tangéroise d'adoption, elle a consacré sa vie à la sauvegarde et à la diffusion de ce patrimoine fragile afin de le faire connaître au-delà des préjugés et des frontières. Le roman inédit « Petits Blancs marocains » (1940-1960), à la fois récit historique, de voyage et de formation, illustre de quelle manière Chimenti s'émancipe des modèles de récit viatique au féminin, tout en les revisitant, dans une double autobiographie fictionnelle, où s'entremêlent voyages physiques dans la ville de Tanger et ses alentours et voyages mémoriels en lien avec un groupe d'exilés européens, appelés « Petits Blancs », invisibles ou oubliés, auxquels elle rend hommage à travers une série de portraits.

© Lisa El Ghaoui, 2024



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Entre fictions autobiographiques et réelles biographies : la mémoire de Tanger selon Elisa Chimenti (1883-1969), une voyageuse atypique

Lisa El Ghaoui, Université Grenoble Alpes, Grenoble, France

Résumé

Première voix féminine de littérature maghrébine d'expression française, Elisa Chimenti (Naples 1883 – Tanger 1969), autrice polyvalente (enseignante, ethnologue, journaliste, écrivaine), a posé un regard rare sur la condition des femmes, les rapports entre Orient et Occident, l'histoire des mythes et légendes et la richesse du patrimoine immatériel marocain. Tangéroise d'adoption, elle a consacré sa vie à la sauvegarde et à la diffusion de ce patrimoine fragile afin de le faire connaître au-delà des préjugés et des frontières. Le roman inédit « Petits Blancs marocains » (1940-1960), à la fois récit historique, de voyage et de formation, illustre de quelle manière Chimenti s'émancipe des modèles de récit viatique au féminin, tout en les revisitant, dans une double autobiographie fictionnelle, où s'entremêlent voyages physiques dans la ville de Tanger et ses alentours et voyages mémoriels en lien avec un groupe d'exilés européens, appelés « Petits Blancs », invisibles ou oubliés, auxquels elle rend hommage à travers une série de portraits.

Mots-clés

Chimenti, Elisa ; Récit viatique ; Maroc

Tout a été dit sur le Maroc. Voyageurs, savants, historiens ont tout étudié, tout analysé, tout compris de ce pays, sauf, peut-être l'âme simple et immuable de ses habitants.
(Chimenti, « Petits Blancs marocains », 1)

Elisa Chimenti est une figure fascinante dont l'œuvre prolifique, qui embrasse de nombreux domaines (prose, poésie, sociologie, pédagogie, ethnologie, anthropologie), est en grande partie à découvrir car constituée d'un nombre conséquent d'inédits¹. Écrivaine, poétesse, enseignante, journaliste, ethnologue, elle fut particulièrement passionnée par l'étude des traditions et des croyances arabes, berbères et juives présentes au Maroc, par l'origine commune des mythes, contes et légendes, par l'apprentissage et l'enseignement des langues (elle en maîtrisait une douzaine), par la condition des femmes et leur force créatrice ainsi que par les problématiques environnementales et la politique internationale. Formidable « médiatrice culturelle *ante-litteram* » (Benini 52 ma traduction) elle fut aussi la « première voix féminine de la littérature maghrébine d'expression française » (53).

Son profil de « femme voyageuse » est atypique, d'une part, parce qu'elle ne quittera pas sa terre natale volontairement dans le but de voyager ou pour suivre un époux dans ses missions (elle

n'est âgée que de quelques mois lorsque sa famille quitte l'Italie), d'autre part, parce qu'elle ne retournera pas dans son pays d'origine² et n'aura pour souvenirs de l'Italie que les récits de ses parents, et enfin, parce qu'elle sera plongée dès sa plus tendre enfance, pour reprendre un terme qu'elle affectionne tout particulièrement, dans un « amalgame³ » de cultures qui neutralise la dichotomie entre l'Ici et l'Ailleurs, l'Orient et l'Occident mais démultiplie au contraire les points de vue, les approches et interprétations.

Bien que, comme je le montrerai, son œuvre, de par sa spécificité et sa position chronologique, ne peut véritablement s'inscrire dans la lignée des récits de « femmes voyageuses », elle peut cependant être interprétée à la lumière des textes et des expériences des autres femmes européennes qui l'ont précédée dans la découverte, l'écriture et la compréhension de l'Orient⁴, telles Ida Pfeiffer (1797-1858), Amalia Nizzoli (1805-1845 ?), Cristina Trivulzio di Belgiojoso (1808-1871), Olympe Audouard (1832-1890), Hubertine Auclert (1848-1914), Henriette Célarié (1872-1958), Isabelle Eberhardt (1877-1904), Maddalena Cisotti Ferrara (1887- ?), pour n'en citer que quelques-unes, en sachant que la plupart sont tombées dans l'oubli, même si, depuis les années 90, la littérature viatique féminine est de plus en plus étudiée, perméable aux études de genre, aux études postcoloniales et recherches littéraires⁵. Intellectuelles, passionnées, féministes, polyglottes, aventurières, exploratrices, toutes ont cherché à traduire l'émotion de la rencontre avec l'inconnu, le lointain, le tout-autre et à faire connaître le Maghreb au-delà des frontières. Elles ont aussi essayé de lutter, chacune à leur manière, contre certains stéréotypes diffusés par les Occidentaux sur les populations musulmanes et notamment sur les femmes.

Contrairement au cas de Chimenti, leur expérience de l'Orient a été plus ou moins limitée dans le temps, même si parfois de longue durée comme dans le cas de Nizzoli, restée en Égypte de 1819 à 1828, ou d'Eberhardt qui arrive en Algérie à ses vingt ans, en 1897, et y mourra sept ans plus tard, tragiquement emportée par un torrent. Si certaines ont voyagé seules, comme Audouard et Pfeiffer, ou ont fait preuve d'une incroyable audace et d'un esprit aventurier hors norme, comme Eberhardt, le plus souvent les déplacements de ces femmes vers l'Orient ont été conditionnés par les responsabilités exercées par leur époux⁶ et par l'esprit de conquête et d'impérialisme. Leurs écrits, qui ne pouvaient être trop ambitieux pour ne pas rivaliser avec ceux des hommes, se sont souvent limités (du moins jusqu'au début du vingtième siècle), faute de légitimité, à des récits à caractère autobiographique, subjectif et intime, et à des thématiques et espaces réservés aux

femmes, comme l'incontournable harem qui attise tant la curiosité des Occidentaux⁷. N'oublions pas qu'à cette époque, ni les voyages ni l'écriture n'étaient considérés convenables pour une femme. C'est plutôt à partir des années 20 que les écrits des femmes voyageuses prennent un caractère plus scientifique et documentaire, cherchant à dire la réalité coloniale d'une manière plus objective, en se focalisant sur les aspects sociaux, historiques, environnementaux, architecturaux, juridiques avec des archives et références bibliographiques à l'appui⁸, même si ces textes restent pour la plupart méconnus.

Je montrerai, dans un premier temps, de quelle manière l'histoire personnelle de Chimenti et le contexte si particulier de la ville de Tanger vont influencer sa vision du monde, orienter ses thèmes de prédilection et définir son écriture poétique, plurilingue et plurielle. Je consacrerai ensuite les deux autres parties de mon étude à l'analyse d'une œuvre inédite et difficilement définissable pour le mélange des genres qu'elle propose, « Petits Blancs marocains » (1937-1960)⁹, qui illustre de quelle manière l'écriture de Chimenti s'émancipe des modèles de récit viatique *au féminin*, tout en les revisitant, dans une sorte de double autobiographie fictionnelle, où s'entremêlent voyages physiques dans la ville de Tanger et ses alentours, et voyages mémoriels dans les biographies de Tangérois *non autochtones*, appelés « Petits Blancs », ayant marqué sa jeunesse.

Tanger : un perpétuel voyage entre langues, cultures et traditions

Née à Naples en 1883, Chimenti n'a donc que quelques mois lorsque ses parents, d'origine sarde du côté de sa mère et napolitaine du côté de son père, descendants d'un certain nombre de figures illustres¹⁰, quittent en toute hâte l'Italie pour de probables raisons politiques – son père, médecin, professeur à l'Université de Naples et écrivain dialectal, étant soupçonné d'être un anarchiste¹¹ – afin de rejoindre l'Orient, cette terre *autre* qui nourrit de nombreux fantasmes et accueille, durant cette période, de plus en plus d'étrangers et réfugiés de toutes nationalités. Ils s'installent d'abord quelques années à Tunis de 1884 à 1890, puis à Tanger, destination privilégiée de nombreux Européens. Elle retracera l'histoire d'un certain nombre d'entre eux dans son livre inédit « Petits Blancs marocains » : établis à Tanger entre la moitié et la fin du dix-neuvième siècle, ceux-ci, « sans sou ni maille » et ne pouvant prétendre « à l'honneur des thés diplomatiques [...] « n'avaient pour se réunir que le local de la 'Grande Pharmacie Française'¹² » (19) pour échanger, converser, partager leurs expériences de vie d'exilés.

Jusqu'à la première guerre mondiale, sa vie sera ponctuée de multiples voyages. Elle voyagera tout d'abord adolescente, avec son père, qui, reconnu dans son domaine, deviendra le médecin de cour du sultan Moulay Hassan I et sera amené à se rendre régulièrement dans les zones reculées de l'Atlas pour soigner des caïds ou des familles très pauvres. La renommée de son père était si grande et ses qualités humaines si appréciées qu'il était « presque vénéré comme un marabout et un infallible médecin », « autour de sa tombe les musulmans enterraient leurs enfants » (Benini 53). Ces voyages très aventureux, réalisés à dos d'âne, marqueront profondément la jeune Elisa qui jouait le rôle d'intermédiaire, les hommes ne pouvant ausculter les femmes. C'est dans ces terres reculées qu'elle découvrira, pour la première fois, la culture berbère, les chants, les légendes, mais aussi la terrible misère. Elle effectuera ensuite un nombre important de voyages en Europe durant sa jeunesse (Portugal, Espagne, Angleterre, Hollande, Pologne, Russie¹³) et résidera en Allemagne durant ses études, puis restera à Tanger jusqu'à sa mort en 1969.

Même si elle ne voyagera plus pendant près de soixante ans, vivre à Tanger, à cette époque, équivalait à voyager constamment entre les langues, les cultures, les religions, les traditions. On y parlait l'arabe, l'espagnol, le français, l'italien, l'hébreu, l'anglais, l'allemand, les dialectes marocains et berbères. La ville abritait une multitude de « différences » exilées, provisoirement ou pour toujours, sur un même territoire dont l'histoire s'est construite, depuis sa fondation, sur d'innombrables passages, rencontres, mélanges de peuples, traditions, croyances et cultures. Nul besoin donc de partir pour voyager, et, dans un tel contexte historique, politique et social, tout débat sur l'identité ou la notion de patrie risquait de s'avérer stérile. Occidentaux et Marocains pouvaient tous se considérer tangérois tout en se percevant *autre* dans leur propre pays, les Occidentaux, pour d'évidentes raisons culturelles et religieuses, et les Marocains, souvent exilés eux-mêmes de leur terre natale (comme les Juifs ou les Berbères) ou mis à l'écart par les Occidentaux. Chimenti écrit au sujet des exilés européens : « après quelques années de vie tangéroise, ils ne trouvent plus au fond d'eux-mêmes, de ce qui était amour de la patrie, que l'indéfinissable douleur que l'on éprouve à se séparer de quelqu'un avec lequel on a longtemps vécu, qu'on ne reverra jamais plus et dont le souvenir lentement s'efface » (« Petits Blancs », 229). Elle critique d'ailleurs la notion de patrie dans un de ses aphorismes regroupés dans le recueil inédit « Miettes de pensées, miettes d'images, miettes de croyances et de rêves, miettes de sagesse et de folies » : « **Patrie** / pour chacun de nous / un petit intérêt égoïste qu'on défend envers et contre tous. / Il ne devrait y avoir pour tous les hommes qu'une seule patrie, la terre »¹⁴.

Très critique envers le colonialisme, elle prônera durant toute sa vie le respect des traditions et des différences et orientera toute sa production artistique, composée de romans, nouvelles, contes, poésies, essais, vers une meilleure connaissance des coutumes, religions, croyances afin de mettre en lumière les origines communes de nombreux mythes, cultures et légendes et d'unir les peuples dans l'amour et le respect des singularités car « Seul l'amour qui fait tout comprendre / peut fondre les gens et les races / en une seule et même famille » (« Miettes »).

Chimenti ne s'est donc déplacée physiquement vers un *ailleurs* que durant sa jeunesse, probablement par faute de moyens (la mort de son père et la perte de son poste d'enseignante à l'École italienne de Tanger ayant engendré de grandes difficultés financières¹⁵), mais aussi parce que, comme je l'ai indiqué, son chez-soi était déjà un *ailleurs*.

De par sa situation géographique particulière, la ville de Tanger, à quelques kilomètres seulement de l'Europe et porte d'entrée sur l'Afrique, a une histoire fascinante. Occupée d'innombrables fois depuis l'Antiquité, son folklore, ses mythes, ses traditions ont conservé les traces, souvenirs et stigmates des nombreuses invasions, du passage de nombreux peuples, du brassage de nombreuses cultures et religions. Dans « La légende à Tanger », un texte d'une densité vertigineuse, placé en ouverture des *Légendes marocaines* (1959), Chimenti retrace en même temps l'histoire de la ville et de ses légendes : « Après les Grecs, vinrent les Carthaginois [...] puis les Romains, les Goths, les Vandales, les Byzantins, les Wisigoths d'Espagne, les Arabes, les Normands, les Républiques italiennes, [...] les Portugais, les Espagnols, les Anglais abordent nos rives » (26). Au-delà de sa grande valeur historique, anthropologique et ethnologique, ce texte sert aussi d'introduction à l'ensemble des légendes qu'elle collecte, traduit, retranscrit, comme s'il était impossible de faire abstraction de l'histoire pour comprendre tout ce qui, comme les contes, les mythes et les légendes, la transcende, la dépasse, la réinvente et la déforme.

Décrite comme « la plus acculturée des cités coloniales », Tanger est un « labyrinthe troublant où s'égarer toutes les cultures et où se dispersent tous les mythes » (Ramonet). L'identité *transculturelle* de Tanger s'est ainsi constituée grâce aux nombreuses interactions entre peuples et civilisations et à sa vocation internationale qui, « esquissée au début du XIXe siècle, fut confirmée en 1856, lorsque la ville devint officiellement la capitale diplomatique du Maroc et abrita les délégations » (Debats 17). Devenue, dans son histoire plus récente, zone internationale (de 1923 à 1956), car disputée entre différentes puissances¹⁶, elle sera la première ville marocaine ouverte au commerce international, à la modernité, au progrès (mais aussi à la corruption) grâce

aux échanges commerciaux, diplomatiques et intellectuels, tout en restant ancrée dans des traditions ancestrales et un passé mythique. Le nombre d'étrangers présents sur le sol tangérois atteindra son maximum à la fin de la deuxième guerre mondiale, il ira en augmentant « jusqu'à atteindre le pourcentage record de 30% de la population totale de la ville. C'est l'apogée du cosmopolitisme tangérois » (Hillali 42-48).

C'est donc dans ce contexte socio-historique, ce *melting-pot* assez unique que Chimenti grandit, étudie, enseigne et rédige son œuvre ; sur une terre et dans une langue qui ne sont pas les siennes (issue d'une famille italienne, elle apprendra l'arabe à l'école ainsi que le français qui deviendra sa langue d'écriture) sur des coutumes, traditions et croyances qui n'appartiennent pas à sa culture (sa famille étant de confession catholique), sur des femmes qui ne vivent pas dans les mêmes conditions qu'elle, car le plus souvent analphabètes, soumises et dépendantes financièrement des hommes (Elisa pourra, au contraire, jouir de toutes les libertés, fréquenter les universités, voyager, se forger une immense culture littéraire et scientifique, et travailler¹⁷). Et pourtant, et pour reprendre les lignes précédemment citées, lorsqu'elle évoque Tanger, elle réaffirme à chaque fois son appartenance au territoire en recourant notamment à la première personne du pluriel : « abordent *nos* rives » et un peu plus loin, « *nos* rivages » (« La légende à Tanger », 27). Toujours dans ce même texte, elle décrit le folklore tangérois comme une « synthèse heureuse des plus précieux éléments de *notre* pensée, de *notre* histoire, de *nos* croyances » (27). L'emploi de la première personne du pluriel signale sa participation affective, son attachement indéfectible à sa ville et à son peuple et le fait qu'elle se place toujours du côté des *autochtones*, mais indique aussi un désir d'impliquer les lecteurs dans une histoire universelle, en rappelant justement les bases multiculturelles et en partie occidentales (grecques, phéniciennes, espagnoles, etc.) de la culture tangéroise. Le *nous* réunit Orient et Occident, « fait fondre les gens et les races en une seule et même famille » (« Miettes »). Le texte se conclut, cependant, sur un constat amer : la rupture entre un Orient moderne qui abandonne ses traditions et se laisse séduire par le progrès et un Orient ancien, gardien de mythes et de légendes qui disparaît irrémédiablement :

Maintenant que Tanger, telle une ânesse sauvage qui dans le désir dont elle est animée, hume le vent et cherche celui qui arrêtera son ardeur, le folklore fleur délicate d'une civilisation qui se meurt, menace de disparaître et bientôt nul plus ne se souviendra des princesses et des génies, des héros qui charmèrent l'enfance de l'humanité et que celle-ci oublie depuis que les enfants d'Adam se croient devenus des hommes. (« La légende à Tanger », 45)

Ces lignes illustrent l'élégance de son écriture, lyrique et raffinée, qui abonde en figures stylistiques : personnifications, métaphores, similitudes, hyperboles, assonances, rimes internes. Elle déploie une langue poétique et *sentimentaliste* même lorsqu'il s'agit d'interpréter l'histoire, comme par exemple les profondes mutations anthropologiques et sociales que connaît le Maroc durant cette période¹⁸, en faisant sans cesse s'entrecroiser et s'entrelacer les récits historiques et les envolées lyriques, la science et la poésie. Plutôt que de décrire l'histoire, elle la conte, en mêlant la tradition orale marocaine de la *halka* à son écriture érudite, en se faisant toujours discrète derrière ses personnages. Pour ces raisons, son œuvre diffère substantiellement des récits de femmes voyageuses, autobiographiques, intimistes, introspectifs, écrits essentiellement à la première personne (même si parfois, comme dans le cas d'Eberhardt, elles se servent de pseudonymes), mais nous verrons qu'elle utilisera à son tour le genre viatique, hybridé, revisité, problématisé, dans une sorte de double autobiographie fictionnelle, où s'entremêlent voyages physiques et voyages mémoriels dans les biographies de Tangérois européens *non autochtones*.

Hybridation et réécriture du genre viatique

Comme l'indique Renate Kuen, il faut rappeler que le développement d'une littérature de voyage féminine est lié à la naissance d'une nouvelle typologie de littérature viatique qui se réalise à la fin du dix-huitième siècle :

C'est à cette époque que la littérature de voyage savante se sépare d'une littérature de voyage subjective. [...] Sarga Moussa utilise l'expression de « glissement vers l'autobiographie » (31) pour définir une évolution qu'on doit surtout à des écrivains voyageurs comme Laurence Sterne qui en 1768 publie *A Sentimental Journey through France and Italy (Voyage sentimental à travers la France et l'Italie)* et René de Chateaubriand qui, en 1811, publie son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Ces deux auteurs renoncent à une exposition des connaissances objectives, caractérisant le récit de voyage du siècle des Lumières pour une représentation des sentiments et des impressions subjectives. (43)

La littérature viatique féminine s'inscrit donc dans cette tendance, tout en adoptant des formes « mineures », moins ambitieuses, intimes et fragmentaires : notes de voyage, carnets, journaux, mémoires, lettres. Les titres sont souvent révélateurs de la dimension intime et personnelle du récit, comme par exemple *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem* (1819-1828) de Nizzoli, *Nel Marocco. Ricordi personali di vita intima* (1912) de Cisotti-Ferrara. La subjectivité est aussi le signe d'une sorte d'humilité – l'aveu de ne pas vouloir rivaliser avec les hommes – et, pour que leurs textes soient publiés, elles doivent

développer de véritables « stratégies de légitimation » (Kuen 44-48) qui s'expriment souvent sous forme de *captatio benevolentiae* où elles soulignent l'aspect anecdotique, accessoire de leurs écrits, publiés presque contre leur gré, sur conseils d'amis, de proches ou d'éditeurs. Nizzoli écrit, par exemple, en ouverture à ses *Memorie sull'Egitto* : « Je vous prie, Lecteurs bienveillants, de ne pas considérer la réunion de ces notes comme une œuvre sur cette terre classique. Beaucoup d'hommes savants ont écrit jusqu'ici sur l'Égypte, l'idée de me placer parmi eux serait absurde voire ridicule » (XVII, ma traduction). Ces stratégies sont mises en place « pour éviter d'être blâmées et sanctionnées pour leur activité qui comporte une double infraction aux règles sociales, de voyager et de se montrer en tant qu'individus en publiant un récit » (Kuen 45).

Chimenti, quant à elle, s'affirme au contraire comme femme de lettres et choisit essentiellement, comme je l'ai mentionné, des formes littéraires traditionnelles : le roman, la poésie, la nouvelle, et procède à des collectes de contes, légendes et chants qu'elle traduit, transcrit et réinterprète¹⁹. Mais il existe, dans ses inédits, une œuvre de plus de six cents pages, tout à fait particulière et innovante de par sa structure protéiforme, qui reprend plusieurs caractéristiques des récits viatiques *au féminin*. Il s'agit du texte déjà cité : « Petits Blancs marocains », dont j'ai volontairement omis le sous-titre pour l'évoquer dans cette partie : « Souvenirs d'une Tangéroise. Journal de Mademoiselle de Nerac »²⁰. Ce double sous-titre, nous plonge dans la dimension intimiste de la mémoire et du journal, avec deux termes évoquant la féminité (« Tangéroise » et « mademoiselle ») et un nom de famille à particule faisant allusion aux origines sociales de la plupart des femmes voyageuses. Tous les ingrédients semblent réunis pour que le lecteur s'attende à des confessions et récits intimes d'une jeune Française de bonne famille découvrant l'Orient, mais ces éléments contrastent fortement avec la première partie du titre qui démystifie l'ensemble, notamment à travers l'emploi de l'adjectif diminutif « petits », en nous ramenant à une autre réalité : celle des émigrés européens exilés à Tanger. De plus, le lecteur comprend assez vite que « la Tangéroise » n'est pas Mademoiselle de Nerac. En effet, deux narrations s'alternent : nous avons, d'une part, des pages extraites d'un journal écrit par cette demoiselle arrivée à Tanger dans une époque aux contours temporels très flous – « Maroc d'autrefois.... » (5), « Tanger en 18.... et quelques » (Chimenti utilise souvent cinq points de suspension à la place de trois) –, d'autre part, les souvenirs d'une Tangéroise plus âgée, dont l'identité n'est pas précisée, mais probable *alter-ego* de l'autrice, car nombreux sont les détails qui nous ramènent à sa propre biographie.

La première est une narration qui s'inspire à la fois du récit de voyage (découverte d'une terre inconnue, de ses habitants et coutumes), du récit autobiographique (anecdotes du quotidien, échanges et rencontres avec l'*autre*, amours et amitiés) et du roman de formation puisque nous suivons l'évolution de la protagoniste, son éducation, son adaptation au fil du temps jusqu'à son « intégration » :

Je m'acclimate chaque jour davantage... Mon amie [...] dirait que je me « naturalise ». Je m'acclimate donc et, à mon grand regret, je deviens chaque jour moins curieuse de science, plus coquette, plus habile dans l'art de plaire, plus acerbe dans les jugements que je porte sur autrui, moins préoccupée de ce que me réserve l'avenir [...]. Je suis plus dévote et moins religieuse, je sens que la soumission fataliste de ceux qui m'entourent, jette sur moi un impalpable suaire qui m'enveloppe de ses plis et je ne fais rien pour remonter le courant d'indifférence qui m'emporte à travers la vie.
JE SUIS TANGÉROISE. (232)

Tel un cri de joie et de stupeur, cette phrase en majuscules traduit l'émotion engendrée par cette nouvelle identité, mais, contrairement à une Eberhardt, qui renonce volontiers aux facteurs identitaires hérités à sa naissance (culture, mode de vie, genre) pour s'intégrer pleinement à la vie nomade algérienne, Mademoiselle de Nerac est quelque peu effrayée par le fait de se perdre dans cette nouvelle vie : « Bientôt, si je n'y prends garde, je cesserai de lire pour broder. [...] Il me faut, si je veux demeurer une véritable femme de France, être forte, courageuse, lutter contre la paresse née d'un climat trop égal, trop doux, contre le milieu pittoresque dont le charme m'attire et me retient » (233).

La deuxième narration, menée par « la Tangéroise » est davantage autobiographique, mémorielle et métalittéraire. Nombreuses sont en effet les parties qui se relient directement à la biographie de Chimenti (l'allusion à sa mère, à ses sœurs, aux écoles qu'elle a fréquentées, à ses amis), mais aussi à son travail d'écrivaine, la narratrice s'interrogeant sur l'écriture mémorielle, sur la manière d'organiser ses souvenirs, sur les rapports entre mémoire privée et histoire collective. En réalité, les pages du journal de Mademoiselle de Nerac contiennent, elles aussi, des éléments qui convoquent la vie privée de Chimenti, la profession du père (médecin), le nom des « Petits Blancs » qu'elle a réellement fréquentés²¹, certaines visions qui l'ont profondément marquée dans son enfance, comme celle des têtes coupées de brigands exposées aux portes de la ville²², instaurant ainsi le doute sur la réelle identité de chacune d'elles.

Bien que le passage d'une narration à l'autre soit toujours spécifié entre parenthèses, sous le titre de chaque chapitre : « LE CLUB DES PETITS BLANCS (Souvenirs d'une Tangéroise) »

(19) ou « UNE MAISON DE LA MEDINA (Du journal de Mademoiselle de Nerac) » (148), il semble difficile de différencier ces deux narratrices qui s'expriment de la même manière, sur les mêmes sujets. Ce qui les distingue, en substance, c'est leur rapport au temps : l'une est davantage ancrée dans l'immédiateté du présent et projetée vers le futur (Mademoiselle de Nerac), l'autre, plus âgée, se trouve dans un processus de reconstruction du passé avec, entre les mains, de vieux journaux (et probablement le journal de Mlle de Nerac) et, dans son cœur, de vagues souvenirs fragmentés. La première appartient à l'époque que l'autre regrette (le temps de la jeunesse) et à laquelle elle veut rendre hommage.

Quelles sont donc les caractéristiques et les enjeux littéraires de ce journal ? Celui-ci, s'ouvre paradoxalement, sur une sorte de « récit sans narrateur » qui propose une représentation expressionniste du Maroc, tel un grand corps démembré sur une toile faite d'ombres et de lumières, à la merci des grandes nations occidentales :

Le Maroc ! Grand corps qui se disloque, proie réservée à une quelconque des grandes nations d'Occident (je parie pour la France) mélange d'ombres profondes et de transcendantes clartés, merveilleux tableau où la pourpre et les ors dominent, où la poussière, la boue, les haillons sont des touches nécessaires à la perfection de l'ensemble.

La seule part de subjectivité s'exprime dans l'incise (« je parie pour la France ») quelque peu cynique et ironique, place la narratrice en position omnisciente. S'ensuivent des considérations générales et documentées sur la physionomie générale du Maroc (ses villes, ses cités impériales, ses montagnes, ses habitants) qui prolongent l'effet pictural grâce à une écriture qui procède par touches, notamment grâce à l'emploi de phrases nominales, de juxtapositions ou accumulations de termes :

CHEZ LES NOTABLES : Ruse, méfiance, xénophobie savamment dosée.
DANS LA MASSE POPULAIRE : Dignité, mysticisme, résignation. (7)

Ces affirmations, qui synthétisent des vérités générales, sont le plus souvent accompagnées de références historiques :

PARTOUT : Visions fières d'un passé pittoresque et cruel, souvenirs glorieux, gracieux, terribles – El Mansour et Moulay Ismaïl, captives triomphantes, pleurs de captifs et gémissements d'esclaves – science médiévale – sophistes et « tolba », Islam entaché de croyances nées à l'aurore des temps ; la lettre plus que l'esprit du Coran, – moins de croyances que de rites et moins de rites que de superstitions. Sentiment religieux fort, implacable, fanatisme né de l'ambition qu'eut l'Espagne de donner à l'Église cet empire des Africains blancs, immobilisation du passé, dédain du présent, indifférence de l'avenir. (7)

En attribuant des causes historiques à certains états de fait (comme ici la question du fanatisme religieux), Chimenti affirme la vocation didactique de son écriture, l'enjeu principal de son œuvre étant celui de faire connaître la culture marocaine au-delà des frontières et par-delà les *a priori*.

Le véritable récit viatique commence quelques pages plus tard, avec l'arrivée de Mlle de Nerac à Tanger. La jeune fille traverse différents quartiers qu'elle décrit un par un, avec un style fragmenté, rapide, télégraphique, typique des carnets ou notes de voyage, produisant un effet d'immédiateté. La découverte des lieux se fait en temps réel, comme dans un long *travelling* cinématographique :

LA VILLE EUROPÉENNE : ruelles enchevêtrées, ruisseaux, tas d'immondices [...] passages sombres, arcades, impasses, maisons aussi voilées de mystère que les femmes musulmanes le sont de leurs « haïks » [...]

LA RUE DE LA MARINE : Tavernes, Lupanars « cante flamenco », castagnettes et guitares [...]

LE TÉLÉGRAPHE : fausse note dans cette harmonie d'Orient. Il nous remet en contact avec la vie pressée, fiévreuse et au fond inutile, des pays d'Occident. (11)

Les descriptions sont très précises, réalistes, efficaces et immersives, notamment grâce à la reproduction des odeurs, couleurs, sons et saveurs qui stimulent tous les sens, mais aussi grâce à l'utilisation de paroles et expressions locales, rendant la langue particulièrement cosmopolite et métissée :

LA TABLE D'HÔTE : Puchero (les côtelettes salées y voisinent avec la morue, le boudin au piment rouge et les savoureux garbanzos). Œufs aux tomates, poisson frit, délicieux « picatostes » au rhum, et au sirop de cannelle, oranges pleines, dorées comme de petits soleils.

LA NUIT : sommeil agité de l'arrivée, sensation d'instabilité, rumeur de vagues sur les rochers, chanson, nouvelle pour moi, du « chergui », le vent oriental, qui frôle la ville de sa grande aile rapide. (9)

Le présent de narration, les phrases nominales, les accumulations provoquent une accélération du rythme du récit et sont des procédés stylistiques que l'on retrouve très souvent dans la littérature viatique comme par exemple, chez Eberhardt : « Au bout d'une immense plaine désolée, semée de tombes, semblable à celle de Tarzout, des murailles grises, et, dominant tout, un immense palmier solitaire » (*Écrits sur le sable*, 86) ou dans les carnets de voyage d'artistes, comme celui de Delacroix : « Tanger, 30 janvier 1832 : Tombeaux dans la campagne. La fontaine. Le turc du Consul anglais. L'ânier qui fait boire ses ânes. Le mendiant à la porte de la ville » (cité dans

Rondeau 36). À ce type de descriptions objectivantes et synthétiques, s'ajoutent des passages lyriques, contemplatifs, qui déforment subjectivement et poétiquement la réalité :

TANGER : amas de maisons claires, minarets pointus qu'argente la lune surgie au-dessus des flots. D'énormes blocs de pierre semblent avancer vers nous comme la proue d'un navire à la dérive. Des bateliers y amarrent leurs barques et sans avis préalable nous soulèvent de leurs bras musculeux et nous jettent comme des paquets sur le tronçon gluant d'algues de la jetée que les Anglais en 1634 firent sauter en quittant la ville. (8)

Les impressions de voyage peuvent alors prendre l'allure de véritables poèmes :

LES SOUANI : Eaux stagnantes, fièvres, orangeries, chanson fraîche de l'eau, grincements monotones des « norias », intensité de parfums, palmiers frissonnants dans la fine lumière, douars enfouis sous les oliviers ou cachés derrière les haies de nopals, blancheur de sanctuaires, labyrinthe de sentiers se frayant péniblement un passage à travers les buissons épineux, lacis de rigoles, génies, feux follets, goules...

Au-delà, le Maghrib inconnu et hostile... (9)

Ainsi, la narratrice délaisse souvent la focalisation interne, propre au journal intime, au profit d'une perspective totalisante, aérienne, en se projetant bien au-delà de son champ de vision pour englober la nature lointaine mais aussi le domaine du merveilleux et de l'invisible, avec la référence aux génies, feux follets et goules, issus des croyances marocaines. Ces envolées lyriques témoignent d'une écriture pleine de sensibilité et d'émotion influencée à la fois par la littérature occidentale (notamment romantique) et la culture orientale (tradition orale, mythes, légendes). Dans ces passages lyriques, l'écriture prend le dessus sur l'expérience du voyage.

Chimenti joue donc, dans ce pseudo-journal, avec différents types de narrations et focalisations, alternant des parties intimes et introspectives, des passages contemplatifs et des réflexions analytiques sur la situation politique, historique et sociale du Maroc. Dans la deuxième autobiographie fictionnelle, celle écrite par « la Tangéroise », je montrerai de quelle manière la problématisation du rapport entre mémoire individuelle et mémoire collective se fait de plus en plus explicite.

Du journal intime au récit mémoriel

C'est précisément sur le thème de la mémoire que s'ouvre le premier chapitre de l'œuvre avec un tendre hommage rendu à cette communauté de « Petits Blancs », exilés, invisibles et oubliés :

Les noms de ces hommes obscurs mais non sans valeur, dont le souvenir éclaire encore ma vie, ont sombré dans l'oubli ; on ne les trouve plus désormais que dans la mémoire affaiblie de quelque vieux Tangérois où sur les pierres de vagues nécropoles marocaines qui devenues trop étroites pour les morts et délaissées par les vivants, commencent à disparaître sous la marée verte des plantes et la pioche du démolisseur. (2)

L'image finale du « démolisseur » fait référence au temps qui passe mais aussi au progrès qui est pour Chimenti l'une des causes principales de la perte de mémoire collective²³. « La Tangéroise » accompagne alors ses lecteurs vers un lieu de mémoire par excellence : le cimetière. Telle une guide de voyage en temps réel (grâce au présent de narration), elle nous conduit dans les rues de la ville : « Traversons le souk extérieur, franchissons la porte du Marshan et poussons la barrière verte [...] et pénétrons dans la cité silencieuse où de tous les coins de l'univers, comme à un funèbre rendez-vous, des centaines de vies affluèrent qui poursuivent leur exil dans la mort » (2). Le champ lexical qu'elle utilise, est semblable à celui proposé par Célarié dans *La vie mystérieuse des harems* : « Je franchis un seuil, je longe un obscur couloir et brusquement, je suis emportée vers le lointain des âges » (7-8), avec cette double notion de voyage physique et temporel. Mais, dans le cas de Célarié, l'image du seuil signale plutôt une séparation entre deux mondes et l'entrée dans un espace *tout autre*, tandis que la porte qu'ouvre Chimenti nous fait pénétrer dans un lieu familier pour un Occidental : un cimetière chrétien. En transcrivant les noms de famille gravés sur les pierres tombales, la narratrice ramène « ces hommes obscurs » à la vie, en les faisant entrer dans l'Histoire par le biais de l'écriture :

Nicopoulos (1892),
Robledo (1902),
Blacas (1897),
Albo (1897),
De Nerac (1897),
Sorbier (1912)(2)

Dans cette liste de défunts, outre les origines variées des noms de famille (grecques, espagnoles, italiennes, françaises) qui traduisent le multiculturalisme présent à Tanger, deux détails attirent mon attention : l'absence de date de naissance et la présence du nom de famille de l'autre narratrice : De Nerac²⁴. Ainsi, Mademoiselle de Nerac est à la fois sujet et objet du récit : elle appartient à la fiction, avec son rôle de narratrice *alter-ego* de l'autrice, tout en étant ancrée dans l'histoire avec son nom gravé sur une pierre tombale et l'existence de son journal dont « la Tangéroise » semble avoir retrouvé les pages (comme l'indique l'article contracté indiquant la

provenance : *Du journal de Mlle de Nérac*). Un peu plus loin dans le récit, elle apparaîtra aussi comme personnage à travers l'évocation de la mort d'un certain Don Gonzalo, un autre « Petit Blanc » fréquentant la Pharmacie Sorbier : « il se crut déshonoré aux yeux du monde et surtout de Mademoiselle de Nérac qu'il aimait passionnément » (503). À la suite du paragraphe retraçant la mort de Don Gonzalo, se trouve un chapitre constitué par une page du journal de Mlle de Nerac intitulé « Désespoir » où elle évoque justement la mort de son fiancé :

Gonzalo, mon fiancé, n'est plus. Il s'est lancé dans le vide du haut de rochers du cap Spartel [...]. Comment pourrais-je vivre désormais [...]. Oublier ? Le puis-je ? Le souvenir de Gonzalo ne m'abandonne pas un seul instant, il domine tout, il me perce l'âme [...]. Vouloir oublier les morts n'est-ce pas les trahir, les condamner doublement au néant ? (504)

Les pages du journal intime viennent confirmer les propos de « la Tangéroise », assumant ainsi la même fonction qu'un document d'archive : tel un manuscrit retrouvé au fond d'un vieux tiroir, elles légitiment les souvenirs en créant un effet de réel troublant. Cet extrait nous ramène aussi à l'intention principale de l'autrice évoquée dès le premier chapitre : rendre hommage aux morts afin de les sauver du néant.

Les documents authentiques ont une importance fondamentale dans la reconstruction de la mémoire individuelle et/ou collective. La narratrice va d'ailleurs chercher dans ses affaires personnelles, pour stimuler ses souvenirs, des coupures de journaux, des vieilles lettres, autant de « témoignages involontaires qui ne sont pas destinés à l'origine à servir l'Histoire » (Lalliard 103) :

Bien que ma pensée leur demeure fidèle, l'image des « Petits Blancs » pâlit avec les ans et s'efface de ma mémoire. Pour retrouver plus vivant en moi leur souvenir et afin que ces disparus ne sombrent pas en entier dans le gouffre sans fond de l'oubli, je me penche vers les vieux tiroirs où s'entassent les journaux oubliés, les lettres que le temps transforma en reliques et qu'on n'ose plus lire pour ne pas mesurer l'abîme qui nous sépare du jour où elles furent écrites. Voici, jaunies, froissées, rongées par les vers, tachées par l'humidité des numéros dépareillés du « Moghreb el Aksa » doyen des feuilles tangéroises, du « Times of Marocco » dont l'existence fut brève et bien remplie [...]. Ces vieilles pages rapportent des événements qui n'intéressent plus personne [...]. Je regarde les caractères pâlis, et une tristesse lourde tombe sur mon âme comme des pelletées de terre sur un cercueil. (553)

Des titres, des articles, pris ça-et-là dans différents journaux (« El Moghreb el Aksa », « Le Glas », « El Eco Mauritano »), vont être intégrés à la fois dans le journal de Mlle de Nerac, comme faits du quotidien, notamment dans la partie intitulée « Une année de vie tangéroise » :

DU JOURNAL IBERIA : Le ministère d'État a reçu une communication du Ministre d'Espagne à Tanger [...]

DU JOURNAL « LE GLAS » : Hier, les souscripteurs de la Commission d'Hygiène se sont réunis pour les élections au « Cercle artistique et littéraire » [...]

LE GLAS, ce 15 Février : Il est malheureux que l'ordre public et la sécurité personnelle des Tangérois dépendent de la bonne volonté du premier assassin venu [...] ²⁵

Ces nouvelles sont le plus souvent commentées par la narratrice, ou ses amis, avec un regard critique et désenchanté (« le 6 Avril : l'écrivain allemand Gustav Diercks se trouve dans notre ville. Les écrivains n'intéressent personne au Maroc » [576]). Dans les mémoires de « la Tangéroise », ces extraits de journaux sont des éléments déclencheurs de souvenirs :

Je revois Sorbier tranquille et souriant derrière son comptoir aux dessins géométriques, le Docteur G. écoutant avec patience les interminables discours de ses humbles amis ou de ses malades imaginaires. Maître Blacas titubant et élégiaque répétant avec âme la ballade du désespéré, ou préparant ses plaidoiries sur la table encombrée de fioles du laboratoire, De Lauzières cherchant parmi les dogmes connus un guide pour s'orienter dans sa propre conscience... Et voici Don Gonzalo tendant une oreille anxieuse au bourdonnement d'invisibles cloches qui sonnaient le glas de la raison...

Les voix des « Petits Blancs », très souvent rapportées au discours direct, permettent ainsi de faire connaître la vie à Tanger sous une autre perspective, celle du quotidien, mais avec toujours en arrière-plan, l'histoire internationale. Nous trouvons en effet, surtout dans la dernière partie du livre, des allusions à l'affaire Dreyfus, à la guerre de Cuba, au conflit russo-japonais, à la conférence d'Algésiras, à la guerre de 1914-1918, accompagnées de commentaires implacables, soit de la narratrice, soit d'un autre Petit Blanc : « Aurore 1914 – L'humanité, vil troupeau, bête de somme, d'abattoir aiguillonnée par l'ambition de ceux qui la dirigent, marche vers la plus grande des catastrophes qu'ait connu le monde » (612).

Les coupures de journaux permettent aussi de contextualiser la biographie des deux narratrices, dont les contours temporels étaient, jusque-là, plutôt flous²⁶. Leurs dates de naissance doivent en effet être déduites par le lecteur : la Tangéroise écrit en 1930 en se référant à des faits remontant cinquante ans en arrière :

C'est dans ce Maroc d'autrefois, dans ce Maghrib farouche et attirant d'il y a une cinquantaine d'années, que j'eus l'heur de connaître les « Petits Blancs » endormis sous ces marbres : des Européens venus chercher fortune dans ce pays bien avant les Protectorats et qui séduits par la magie de son ciel, par l'émerveillement de sa lumière, y demeurèrent à jamais. [...] c'est de ces premiers Français qu'amena au Maroc un vent d'adversité ou un besoin d'aventure, que je veux parler aujourd'hui,

afin que, exilés volontaires et pourtant nostalgiques, ils reçoivent de leurs frères établis en maîtres, là où ils furent des étrangers souvent malheureux, le tribut d'un sourire, d'une larme et, si ce n'est pas trop demander, d'un peu de reconnaissance pour l'œuvre qu'ils commencèrent et que nous continuons.

Tanger 1930 (4)

Celle-ci aurait donc fréquenté les « Petits Blancs », vers 1880 et serait née aux alentours de 1865-1870, puisqu'elle se décrit comme « une fillette » au moment où elle participait aux rencontres à la Pharmacie Sorbier, dates qui ne correspondent pas exactement à la biographie de Chimenti qui naît en 1883 et arrive à Tanger en 1890 : « Je me revois moi-même, non pas telle que je suis aujourd'hui, courbée sous le lourd fardeau que sont à mon cœur les débris de toutes mes expériences, de toutes mes douleurs, mais fillette insouciant, écoutant ravie la voix de Si Moustapha [...] » (555). La date à laquelle Mademoiselle de Nerac arrive à Tanger est tout aussi vague, comme l'indiquent les entêtes de nombreux chapitres : « TANGER EN 18..... ET QUELQUES (Du journal de Mademoiselle de Nerac) ». À ces imprécisions temporelles, s'ajoute un autre détail troublant : Mlle De Nerac évoquera « la joie d'Elisabeth et de son amie Fleur d'épine » en commentant un article de journal annonçant une fermeture d'école. Ainsi, Fleur d'épine serait l'amie de la Tangéroise (qui se nommerait donc Elisabeth) et Elisabeth la version française d'Elisabetta, qui est à l'origine du prénom Elisa. Voici que les pistes se brouillent, les pseudonymes²⁷ se confondent et les destins de ces femmes s'entrelacent et se répondent.

Ces multiples récits enchâssés, disparates et composites forment un véritable *patchwork* qui réunit et mélange plusieurs genres « intimistes » : le journal, le carnet de voyage, le récit mémoriel, le genre épistolaire (quelques lettres venant s'insérer çà et là dans la narration²⁸) tout en évitant l'autobiographie déclarée et en mettant, au contraire, au cœur du projet littéraire la biographie de ces « Petits Blancs » ayant réellement existé. Sensible probablement aux expérimentations artistiques qui marquent les années 50 (Avant-gardes, Nouveau Roman), Chimenti travaille la matière de ses souvenirs d'une façon originale et complexe, justifiant la structure fragmentée et « imparfaite » de son écriture à l'intérieur même de son récit :

Pareille à ces savants qui, à l'aide de quelques fragments de marbre, parviennent à reconstituer toute une œuvre de beauté, je pourrais en combinant ces débris, en comblant par l'imagination les lacunes de la mémoire, reconstruire le passé disparu, en donner une image parfaite... Je préfère montrer mes souvenirs tels que je les exhume du passé silencieux, brisés, émoussés, tels de vieilles pierres, sans cohésion apparente, mosaïques égarées parmi les cailloux de la route, sommets émergeant de l'océan ténébreux où s'engloutirent les terres promises de ce qui était le souriant avenir et qui n'est plus aujourd'hui que le temps qui fût. (604)

Enfin, à travers les *mille et une vies* de ces personnes oubliées, dans ce va-et-vient constant entre mémoire individuelle et mémoire collective, il s'agit pour Chimenti d'aborder les problématiques fondamentales liées à l'émigration, l'identité et l'intégration. Tous unis par l'expérience de l'exil, M. Bernino, Edouard Sorbier, Anselmo Ravella, Grégory Abrinez, Fleur d'épine, Clémence N., le Docteur G., M. de Lauzières, Pepe Albo, M. Carrel, Quinto Torricelli, Maître Blacas, M. Saint-Paul, M. Caillot, M. Desprairies, etc., se trouvent dans une même situation existentielle qu'elle décrit avec beaucoup de justesse et de sensibilité, à partir de l'analyse des différences entre les exilés arrivés au Maroc à l'âge adulte et ceux arrivés durant leur enfance :

Nous avons été transplantés trop tôt ou trop tard. Trop tôt pour ne pas nous agripper un peu à ce sol marocain, trop tard pour y prendre vraiment racine. Il demeure toujours en nous, si heureux puissions-nous y être, une fibre douloureuse qui saigne de l'arrachement prématuré ou tardif et nous rend injustes pour le pays qui si généreusement nous accueille. Voilà la vérité !

Pour eux, l'Europe s'embrume chaque jour d'un peu plus d'oubli. Ils n'en gardent pas le souvenir et encore moins le regret et ne peuvent comprendre la tristesse de leurs parents alors qu'on évoque devant eux la patrie lointaine. Ils ont été transplantés à temps. Alors que nous nous acclimatons difficilement, que nous apprenons avec lenteur la langue du pays et qu'en vain essayons-nous de tendre la main aux Marocains par-dessus la barrière qui sépare, nos deux races, nos deux civilisations, nos deux fois, et qu'après de longues années de séjour dans cet Occident africain, nous ne sommes pas encore des Marocains, tout en ayant cessé d'être de véritables Européens, eux considèrent le Maghrib comme leur patrie et les Musulmans comme des frères, sans pour cela cesser d'aimer cette abstraction qu'est pour eux la France. (166)

Si le personnage de Mademoiselle de Nerac, qui parle dans ces lignes, appartient à la première catégorie d'émigrés, Chimenti, arrivée au Maroc durant son enfance, est, quant à elle, « une fille de Petits Blancs », plongée très tôt dans le polyglottisme et le multiculturalisme :

ces futurs « Petits Blancs » parlent arabe à la perfection, espagnol, non comme des castillans, mais avec le gracieux zéaiement des Andalous, l'anglais, tels des étrangers, et le « yeddich » en gens de la « Fuente Nueva », le quartier israélite de Tanger. Chose encore plus curieuse, ils vous citent à tout propos, les commandements de la loi et les psaumes du roi David ou les « sagesse » de Salomon, en français, en hébreu, ou en espagnol, avec la même facilité n'ignorant point quels sont les mets rituels ou prohibés ; se réjouissant à l'approche des diverses fêtes religieuses qui mettent en liesse la ville musulmane ou le quartier juif [...]. (166)

Ce modèle de vie et d'éducation se présente alors comme une sorte de rêve de tolérance et d'harmonie où l'Orient et l'Occident seraient réconciliés : « les Petits Blancs avaient réussi à

concilier les inconciliables : deux civilisations, deux pensées, deux fois différentes sinon ennemies unies par le lien d'or de l'amitié, d'un sincère amour de l'humanité » (555). Ces « vies minuscules²⁹», en s'inscrivant dans le récit mémoriel, deviennent exemplaires et répondent au désir de communion et de compréhension entre peuples que Chimenti a mis au centre de toute son œuvre :

Les Petits Blancs échoués au Maroc ne se préoccupaient guère des grandes questions raciales qui divisent aujourd'hui le monde. Ignorant les expériences de Mendell sur les pois de senteur et les souris, et ne sachant pas encore que « le racisme est une réaction de l'organisme », ils se gardaient d'assurer « que la race n'est pas quelque chose de théorique, mais qu'elle existe en fait et se justifie biologiquement ». Aussi avaient-ils admis dans leur cénacle nombre de Marocains, quelques Israélites et même un ou deux Indiens venus de l'Amérique du Sud avec de riches marchands de la ville. (59)

Que ce soit dans ses romans, nouvelles et recueils de légendes et de chants traditionnels, Chimenti va sans cesse transcrire la voix de toutes ces personnes oubliées, invisibles, silencieuses, *anachroniques*, qui véhiculent des valeurs fragilisées par la modernité, en la sublimant dans une langue lyrique et mélancolique qui ne trahit en rien son authenticité mais la transforme en littérature. Dans le cas du long récit que j'ai analysé, les mythes, contes et légendes passent au second plan, pour offrir un regard sur cette communauté d'Européens exilés peu représentée dans les récits sur l'Orient, mais qui a fait partie intégrante de l'histoire de Tanger et a participé à constituer son âme et son caractère si particuliers.

Bibliographie

- Benini, Emanuela. « Elisa Chimenti (Napoli 1883 – Tangeri 1969), una donna mediterranea ». *Donne Mediterranee*. Bologne : Futura P, 1999.
- Cederna, Camilla. « La traversée infinie de l'écriture entre les mondes et les langues ». *Plein feux sur les femmes (in)visibles*. Dir. Elsa Chaarani Lesourd, Laurence Denooz, Sylvie Thiéblemont-Dollet. Nancy : PU de Nancy, 2021.
- . « Elisa Chimenti : écrivaine en exil, arabophile et antifasciste ». *Oltreoceano, Università degli Studi di Udine*. 20 (2022).
<https://riviste.lineaedizioni.it/index.php/oltreoceano/article/view/422/401>.
- Célarié, Henriette. *La vie mystérieuse des harems*. Paris : Hachette, 1927.
- Chevalier, Amélie. *Les voyageuses au XIXème siècle*. Tours : Alfred Mame, 1889.

- Chimenti, Elisa. « À la limite de l'ombre ». FMEC, inédit.
- . *Anthologie*. Mohammedia-Casablanca : Sirocco / Senso Unico, 2009.
- . « A Fairy Tale ». FMEC, inédit.
- . *Légendes marocaines*. Paris : Scorpion, 1959.
- . « Miettes ». FMEC, inédit.
- . « Petits Blancs marocains (1950-60) ». FMEC, inédit.
- Cisotti-Ferrara, Maddalena. *Nel Marocco. Ricordi personali di vita intima*. Milan : Fratelli Treves, 1912.
- Debats, Jean-Pierre. « Tanger, son statut, sa zone (1923-1956) ». *Horizons Maghrébins – Le droit à la mémoire*. 31-32 (1996).
- Diosdado, Juan Manuel Sanchez. « Le récit colonial des voyageuses françaises : aux frontières de l'imaginaire et de la réalité ». *Hybrida. Revue scientifique sur les hybridations culturelles et les identités migrantes*. 3 (2021). 159-186.
- Dronsart, Marie. *Les grandes voyageuses*. Paris : Hachette, 1894.
- Eberhardt, Isabelle. *Écrits sur le sable, Œuvres complètes I*. Paris : Grasset, 1988.
- Ghiati, Claude. « Le Maroc des voyageuses françaises au temps du Protectorat. Une vision (de) colonisatrices ? ». *Genre & histoire. Voyageuses et histoire(s)*. 8 (2011). En ligne.
- Hillali, Mimoun. « Le cosmopolitisme à Tanger : mythe et réalité ». *Horizons Maghrébins – Le droit à la mémoire*. 31-32 (1996). 42-48.
- Lagny Delatour, Véronique, *Histoires autour d'un brin d'halfa. Contes du Maroc*, Nancy : Le Verger des Hespérides, 2007.
- Lalliard, François. *Archives familiales et noblesse provinciale. Hommage à Yves Soulingeas*. Dir. René Favier. Grenoble : PU de Grenoble, 2006.
- Le Blanc, Guillaume. *L'insurrection des vies minuscules*. Paris : Bayard, 2014.
- Légey, Françoise. *Contes et légendes populaires du Maroc*, Paris : PUF, 1926
- Kuen, Renate. « Regards croisés sur l'Orient du XIXème siècle à travers les œuvres de trois voyageuses européennes, Ida Pfeiffer, Amalia Nizzoli et Isabelle Eberhardt ». Thèse de doctorat soutenue le 26/10/2018 à l'Université d'Angers. <https://theses.hal.science/tel-02989687/file/KUEN.pdf>
- Mills, Sara. *Discourses of Difference : Women's Travel Writing and Colonialism*. Londres : Routledge, 1991.

Monicat, Bénédicte. *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses au XIXème siècle*. Amsterdam : Rodopi, 1996.

Moussa, Sarga. *La relation orientale : enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient, 1811-1861*. Paris : Klincksieck, 1995.

Nizzoli, Amalia. *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem (1819-1828)*. Milan : Pirotta, 1841.

Rondeau, Gérard. *Le Maroc. Hommage à Delacroix*. Montpellier : P du Languedoc, 1999.

Tahar, Guiga. « Le conte populaire arabe, études sur la structure et la place du conte populaire dans l'imaginaire collectif arabe ». 1985. UNESCO, www.unesdoc.unesco.org

Thay Thay, Najima. *Aux origines de monde. Contes et légendes du Maroc*. Paris : Magellan, 2016.

Ueckmann, Natascha. *Genre et orientalisme. Récits de voyage au féminin en langue française (XIXe-XXe siècles)*. Grenoble : UGA, coll. « Vers l'Orient », 2020.

Sitographie

Digithèque des matériaux juridiques et politiques, Université de Perpignan, France.
www.mjp.univ-perp.fr

Fondation méditerranéenne Elisa Chimenti (FMEC). <https://www.elisachimenti.org>

Notes

¹ Une liste de certains inédits se trouve sur le site de la Fondation Elisa Chimenti : https://www.elisachimenti.org/texte/texte_fonds_oeuvres.pdf. Mais nous n'avons pu identifier d'autres titres lors de nos recherches dans le Fonds Méditerranée Elisa Chimenti à Tanger (que je nommerai à partir de maintenant FMEC). Les inédits appartiennent aux héritiers et ayants droit (petits-fils de sa sœur Esther) et sont sous la responsabilité d'Ahmed Benchekroun à Tanger, ami et ancien secrétaire littéraire d'Elisa Chimenti. Certaines de ses œuvres ont été publiées de son vivant, au Maroc, en France et aux États-Unis dans les années 1920-1960 et nombreux de ses articles ont été publiés dans la presse marocaine et internationale. C'est ensuite, grâce au travail d'Emanuela Benini, Mirella Menon et Maria Pia Tamburlini, en collaboration avec le vice-consul italien de Tanger Gianfranco Zanetti, Ahmed Benchekroun et sa femme Olga, qu'il y a eu un regain d'intérêt pour son œuvre, avec d'une part, la traduction en italien du roman *Au cœur du harem* (2001), la publication d'une anthologie en 2009, la création de la FMEC en 2010 qui a permis d'entamer un grand travail de tri et de classement des documents inédits. Suite au départ de différents membres, la fondation n'est malheureusement, plus active depuis de nombreuses années. À partir de 2015, des recherches ont été reprises par Camilla Cederna (Université de Lille), responsable d'un projet d'édition numérique, et par moi-même, à partir de 2021, responsable du projet : « De l'Orient et des femmes » (Laboratoire Luhcie, Université Grenoble Alpes). Lors de mes différentes missions à Tanger, j'ai pu reconstituer le roman inédit « Petits Blancs marocains – Souvenir d'une tangéroise – Du journal de Mlle de Nerac », dont il sera ici question, ainsi que différents recueils de légendes marocaines dont je prépare l'édition critique.

² Dans le livre d'ethnologie inédit *Les génies* (FMEC), Chimenti évoque un voyage en Sicile, dans le roman « À la limite de l'ombre » (FMEC), elle parle de Naples avec une telle précision qui laisse supposer qu'elle y a probablement séjourné, mais nous ne disposons d'aucune preuve pouvant l'affirmer.

³ Elisa Chimenti recourt souvent au terme « amalgame » pour décrire l'histoire de Tanger, terme qui nous ramène au latin médiéval utilisé par les alchimistes, issu d'ailleurs de l'arabe : *amal al-djamā*, signifiant « fusion, union charnelle », et donc bien plus significatif, pour la part de magie et sacré qu'il contient, que son synonyme « mélange ».

⁴ Il s'agit en réalité de divers « Orients » mais dans notre cas particulier, le terme « Orient » désignera essentiellement le Maghreb.

⁵ Deux anthologies retracent l'histoire des « grandes voyageuses » : Amélie Chevalier, *Les voyageuses au XIX^{ème} siècle* (1889) et Marie Dronsart, *Les grandes voyageuses* (1894). Un regain d'intérêt pour ces femmes a eu lieu dans les années 90, avec notamment les travaux de Bénédicte Monicat : *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses au XIX^{ème} siècle* (1996), Sarga Moussa, *La relation orientale : enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient, 1811-1861* (1995) et de Sara Mills, *Discourses of Difference : Women's Travel Writing and Colonialism* (1991). En ce qui concerne les voyages au Maroc, nous pouvons citer l'article de Juan Manuel Sanchez Diosdado : « Le récit colonial des voyageuses françaises : aux frontières de l'imaginaire et de la réalité » (2021), qui répertorie les récits de dix voyageuses françaises tombées dans l'oubli, ayant écrit sur le Maroc durant la première moitié du vingtième siècle : Alice La Mazière, Françoise de Bourdon, Henriette Célerié, Henriette Willette, Marie Bugéja, Marie-Thérèse Gadala, Marise Périale, Mathilde Zeys, Reynolde Ladreit de Lacharrière, Madeleine Saint-René Taillandier.

⁶ Ceux-ci étaient souvent des diplomates, des militaires, des administrateurs coloniaux, des archéologues ou des médecins. Sur le profil des voyageuses françaises au Maroc et leurs récits, voir l'article de Claude Ghiati.

⁷ Sur la place occupée par le harem dans les récits de femmes voyageuses, je conseille l'ouvrage de Natascha Ueckmann. Elle consacre une partie de son texte à « la littérature du harem ».

⁸ Comme ce sera le cas pour Henriette Célerié dans *Amours marocaines* (1927) ou d'Henriette Willette dans *Au Maroc. Villes et paysages* (1930). Pour une étude plus approfondie voir l'article de Diosdado (179-180).

⁹ Dans un de ses CV (FMEC), elle mentionne une édition du livre datée de 1950 qui n'a cependant pas été retrouvée. Certains chapitres ont été publiés à l'identique dans des journaux marocains : « Le journal de Tanger » et « Maroc Monde », dans les années 1950-1960. Le tapuscrit original est constitué de 648 pages, il contient quelques annotations et corrections manuscrites de l'autrice, ce qui laisse suggérer que l'œuvre a été écrite à des périodes différentes, par « morceaux », étant donné sa structure fragmentaire, composée au total de 79 récits ou chapitres. Je citerai le numéro des pages tel qu'il est indiqué sur les documents originaux (FMEC).

¹⁰ Elle dit être, dans le texte inédit « A Fairy Tale » (FMEC), l'arrière-petite-fille de la part de son père du célèbre physicien Tiberius Cavallo (Naples 1749 – Londres 1809), et la descendante du côté de sa mère du vice-roi de Sardaigne, un certain « Azzouni ». Il existe à Sassari, une place « Azuni » avec, en son centre, la statue de Domenico Alberto Azuni (1749-1827), juriste et homme politique sous le Consulat et le Premier Empire (sénateur du royaume d'Italie). C'est probablement de lui dont il s'agit, mais aucun document officiel consulté dans les Archives Nationales de Casablanca permet d'affirmer ces propos.

¹¹ Il n'existe pas de documents officiels nous permettant de comprendre les raisons exactes de l'exil de la famille d'Elisa Chimenti, mais des raisons politiques sont évoquées dans deux œuvres autobiographiques « À la limite de l'ombre » et « Petits Blancs marocains ». Pour une biographie détaillée, je renvoie au site : www.elisachimenti.org.

¹² Appelée aussi « Pharmacie Sorbier » du nom de son propriétaire. Après de nombreuses recherches, j'ai pu vérifier l'existence de cette pharmacie et retrouver la véritable identité de son propriétaire : M. Totier. Nous avons pu constater que certains noms de famille ont été modifiés, d'autres conservés à l'identique.

¹³ Selon la biographie documentaire effectuée par Maria Pia Tamburlini et Mirella Menon, consultable sur le site www.elisachimenti.org, elle aurait effectué ces voyages avec son mari, Friederick Dombrowski, un Polonais naturalisé allemand, épousé en 1912. Atteint de troubles psychiatriques, il tentera de l'étrangler durant la nuit de noces. Elle le quittera après cet épisode ; atteint de paranoïa, il sera interné en Allemagne, à Dziehanka, elle ne le reverra plus et obtiendra le divorce en 1924.

¹⁴ Une partie de ce recueil est disponible en ligne : https://www.elisachimenti.org/miettes_abc.html#F.

¹⁵ La perte de son emploi d'enseignante à l'École italienne de Tanger, qu'elle fonde avec sa mère en 1912, est probablement liée à ses positions antifascistes. Voir, à ce sujet, la biographie de Maria Pia Tamburlini et Mirella Menon : https://www.elisachimenti.org/texte/biographie_elisa_doc/biographie_elisa_doc1.pdf.

¹⁶ « Si l'Acte d'Algésiras (1906) réglait le sort du Maroc par une conférence internationale, il n'évoquait guère l'avenir de Tanger. La question divisait encore Français et Espagnols – qui, les uns et les autres, cherchaient à rattacher le Détroit à leur zone d'influence – et inquiétait fort les Anglais. Ces derniers n'admettaient pas, face à Gibraltar, l'installation d'une autre puissance. Cette permanence de l'attitude diplomatique britannique en Méditerranée détermina l'avenir : la solution était la neutralité, et l'internationalisation le moyen de l'assurer » (Debats 17).

¹⁷ Elle enseigna l'italien, l'anglais, le français, l'espagnol dans diverses écoles mais aussi l'arabe littéraire dans les medersas (écoles musulmanes) et, fait rarissime, elle fut la seule Européenne à enseigner dans l'école d'Abdellah

Guennoun où étaient formés les docteurs du Coran. La considération qu'on lui témoignait à Tanger était telle, qu'elle était appelée « *fqih* » (docteur en sciences coraniques).

¹⁸ L'époque qui suivra sera marquée par l'organisation du protectorat français dans l'empire chérifien : « Après la conférence d'Algésiras (1906) qui visait à préserver l'intégrité et l'indépendance du Maroc, la tentative de modernisation de l'État marocain pour échapper aux convoitises des Européens, notamment de la France, de l'Espagne et de l'Allemagne, échoue. Le sultan Moulay Abd el-Hafid, assiégé par plusieurs tribus dans sa capitale, Fès, demande l'intervention militaire de la France, ce qui provoque une crise avec l'Allemagne. Un accord de troc colonial est conclu, le 4 novembre 1911, l'Allemagne accepte le contrôle français sur le Maroc et reçoit en échange une partie du Congo français, que la France récupérera à la suite de la Grande Guerre. Le traité de Fès du 30 mars 1912 instaure le protectorat français sur le Maroc. Mais, un accord est conclu avec l'Espagne, le 27 novembre 1912, qui définit les trois zones d'influence espagnole, au Nord, au Sud, et autour d'Ifni, conformément à un accord secret conclu le 3 novembre 1904, à la suite de l'Entente cordiale franco-britannique du 8 avril 1904. Par ailleurs, la zone de Tanger est soumise à un régime particulier qui sera plus tard précisé par la convention de Paris du 18 décembre 1923. Ces différents accords régissent le Maroc jusqu'à la reconnaissance de l'indépendance du pays en 1956 ». Consulter la digithèque de matériaux juridiques et politiques de l'Université de Perpignan.

¹⁹ S'agissant de récits transmis oralement, et donc constamment adaptés et modifiés, il est très difficile de remonter aux sources. Comme l'explique Guiga Tahar dans son texte : « le recensement du conte populaire arabe, d'une façon méthodique et systématique, reste à faire » (3). Par ailleurs, Elisa Chimenti ne précise pas l'identité des conteurs ou conteuses ni les circonstances dans lesquelles les contes ont été recueillis. J'ai consulté d'autres recueils comme celui de la Doctoresse Légey, *Contes et légendes populaires du Maroc* (1926), celui de Véronique Lagny Delatour, *Histoires autour d'un brin d'halfa. Contes du Maroc* (2007) ou encore celui de Najima Thay Thay, *Aux origines de monde. Contes et légendes du Maroc* (2016), et je n'ai retrouvé que quelques rares textes en commun avec ceux transcrits par Elisa Chimenti, mais une chose est évidente : ces derniers sont rédigés d'une manière beaucoup plus littéraire et poétique.

²⁰ Dans la majorité des occurrences, le nom de famille « Nerac » est écrit sans accent, mais il y a quelques occurrences avec l'accent, comme le nom de la ville homonyme. Ces hésitations typographiques sont aussi probablement liées au fait qu'Elisa Chimenti était déjà bien âgée dans les années 50-60 et commençait à y voir moins bien, comme me l'a référé Maria Grazia Benedetti, une de ses plus proches amies, qui l'a beaucoup aidée, durant les dix dernières années de sa vie, à mettre au propre ses textes et à en traduire certains en italien. Nombreuses sont d'ailleurs les fautes de frappe dans ce tapuscrit.

²¹ J'ai eu un entretien téléphonique avec un descendant de ces « Petits Blancs », Anselmo Ravella (qui porte le même nom que son grand-père, protagoniste d'un des chapitres de « Petits Blancs marocains »), ancien élève de l'école italienne de Tanger ayant connu de près Mme Chimenti. Il m'a confirmé que tous les détails rapportés dans ce texte, concernant la biographie de son grand-père et de son père, étaient exacts.

²² Ces têtes coupées sont au cœur d'une discussion entre Mademoiselle de Nerac et son père. Maria Grazia Benedetti et Anselmo Ravella m'ont confirmé qu'Elisa Chimenti leur en avait parlé.

²³ Cette idée est notamment développée dans les *Légendes marocaines* où elle explique que les traditions orales sont en train de disparaître et, avec elles, une partie très importante du patrimoine immatériel marocain.

²⁴ Quelques pages plus tard, ce nom de famille sera à nouveau mentionné dans la liste des « Petits Blancs » fréquentant la Pharmacie Sorbier : « Monsieur et Mademoiselle de Nérac ».

²⁵ Au total, plus de quarante pages sont consacrées à cette partie chronologique centrée sur l'histoire collective : p. 557-598.

²⁶ Certaines dates précises apparaissent seulement dans les dernières pages du récit, lorsque « la Tangéroise » propose une compilation d'extraits de journaux mêlant faits divers et nouvelles internationales.

²⁷ Lors d'un entretien avec Ahmed Bencheikroun, ami et secrétaire d'Elisa Chimenti, celui-ci m'a précisé que « Fleur d'épine » était aussi un pseudonyme de Chimenti.

²⁸ Nous trouvons, par exemple, à la page 194 : « Fragment d'une lettre adressée par Si Moustapha au docteur G. »

²⁹ Pour reprendre le titre de l'essai de Guillaume Le Blanc, *L'insurrection des vies minuscules*.